

AOUT

(Voir gravure)

Les moissons sont venues qui ont dépeuplé la plaine de son grand manteau d'or. La faucille a partout couché sur le sol brülant les lourds, les flexueux épis, dont on a fait les gerbes opulentes que les grands chariots ont emportées au voisinage de l'aire, ou qui sont restées massivement empilées, leur trésor en dedans, sur un confin du chaume.

Et ainsi se trouve donné au vaillant laboureur le prix de ses longues peines ; ainsi le travail aux jours brumeux d'automne, reçoit son salaire en la claire et ardente saison. La terre, qui a payé son riche tribut annuel, va se reposer pendant quelques semaines, et de nouveau la charrue viendra ouvrir son sein pour lui confier de nouvelles espérances.

Heureux ceux qui ont pu labourer et semer ! heureux ceux qui, maîtres ou tenanciers, peuvent voir le sol pour eux verdier en octobre, pour eux éclater en août, et cette mer d'épis que le soleil teint à la couleur de ses rayons ! Heureux qui a mis du grain dans le sillon, car celui-là moissonnera, il pourra pétrir du pain dans sa huche, et il pourra faire argent et or du surplus de sa moisson.

Mais combien à qui Dieu oublie de départir en propre ou à loyer le moindre coin de champ ! Combien à qui le malheur jalouse et prit cette possession, et qui, trop âgés ou trop faibles, ne sauraient faire nombre dans les troupes actives, qui vendent leur labour pour les longues et rudes tâches d'août ! Ceux-là donc, qu'auront-ils ? La huche, pour eux, restera-t-elle vide, et s'en iront-ils de porte en porte implorer la pitié, pour n'y trouver souvent que des cœurs sourds, des mains fermées ? Peut-être, hélas ! en sera-t-il ainsi en la dure saison ; mais alors qu'en tous lieux par monceaux les épis se lient et se charroient, au moins auront-ils, eux, les déshérités, les dépouillés, l'espoir que de ces richesses quelques bribes seront tombées, oubliées.

Et les glaneuses ont quitté leur pauvre toit pour que rien ne soit perdu des miettes du grand festin. La vieille, la sainte tradition, accompagne leur pas. Nul ne doit entraver leur lente et monotone recherche. Nul ne leur doit ravir ces quelques épis qui leur ont coûté tant de pas sous le soleil.

Mais le temps n'est plus où le biblique Booz disait aux moissonneurs de son immense domaine, en leur montrant la belle et pieuse Ruth : "Qu'elle glane même entre les javelles, et laissez-lui, comme par mégarde, quelques poignées d'épis qu'elle recueillera."

Maigre toujours est l'aubaine que la glaneuse recueille aux beaux jours d'été. Que sera-t-il de la pauvre femme alors que viendront les mois d'hiver ?...

EUGÈNE MULLER.

L'AVEUGLE

SOUFFRANCES ATROCES

Qu'est-ce donc que cette joie du premier soleil ? Pourquoi cette lumière tombée sur la terre nous emplit-elle ainsi du bonheur de vivre ? Le ciel est tout bleu, la campagne est toute verte, les maisons toutes blanches ; et nos yeux ravis boivent ces couleurs vives dont ils font de l'allégresse pour nos âmes. Et il nous vient des envies de danser, des envies de courir, des envies de chanter, une légèreté heureuse de la pensée, une sorte de tendresse élargie ; on voudrait embrasser le soleil.

Les aveugles sous les portes, impassibles en leur éternelle obscurité, restent calmes comme toujours au milieu de cette grande nouvelle, et, sans comprendre, ils apaisent à toute minute leur chien qui voudrait gambader.

Quand ils rentrent, le jour fini, au bras d'un jeune frère ou d'une jeune sœur, si l'enfant dit : "Il a fait bien beau tantôt !" l'autre répond : "Je m'en suis aperçu qu'il faisait beau, Loulou ne tenait pas en place."

J'ai connu un de ces hommes dont la vie fut un des plus cruels martyres qu'on puisse rêver.

C'était un paysan, le fils d'un fermier normand. Tant que le père et la mère vécut, on eut à peu près soin de lui ; il ne souffrit guère que de son horrible infirmité ; mais dès que les vieux furent partis, l'existence atroce commença. Recueilli par une sœur, tout le monde dans la ferme le traitait comme un gueux qui mange le pain des autres. A chaque repas, on lui reprochait sa nourriture ; on l'appelait fainéant, manant ; et bien que son beau-frère se fût emparé de sa part d'héritage, on lui donnait à regret la soupe, juste assez pour qu'il ne mourût point.

Il avait une figure toute pâle, et deux grands yeux blancs comme des pains à cacheter ; et il demeurait impassible sous l'injure, tellement enfoncé en lui-même qu'on ignorait s'il la sentait. Jamais d'ailleurs il n'avait connu aucune tendresse, sa mère l'ayant toujours un peu rudoyé, ne l'aimant guère ; car, aux champs, les inutiles sont des nuisibles.

Sitôt la soupe avalée, il allait s'asseoir devant la porte, en été, contre la cheminée en hiver, et il ne remuait plus jusqu'au soir. Il ne faisait pas un geste, pas un

mouvement, seules ses paupières, qu'agitait une sorte de souffrance nerveuse, retombaient parfois sur la tache blanche de ses yeux. Avait-il un esprit, une pensée, une conscience nette de sa vie ? Personne ne se le demandait.

Pendant quelques années les choses allèrent ainsi. Mais son impuissance à rien faire autant que son impassibilité finirent par exaspérer ses parents, et il devint un souffre-douleur, une sorte de bouffon martyr, de proie donnée à la féroce native et à la gaieté sauvage des brutes qui l'entouraient.

On imagina toutes les farces cruelles que sa cécité put inspirer, et pour se payer de ce qu'il mangeait, on fit de ses repas des heures de plaisir pour les voisins et de supplice pour l'impotent.

Les paysans des maisons prochaines s'en venaient à ce divertissement ; on se le disait de porte en porte ; et la cuisine de la ferme se trouvait pleine chaque jour. Tantôt on posait sur la table, devant son assiette où il commençait à puiser le bouillon, quelque chat ou quelque chien. La bête, avec son instinct, flairait l'infirmité de l'homme, et tout doucement s'approchait, mangeait sans bruit, lapant avec une délicatesse, et quand un clapotis de langue un peu bruyant avait éveillé l'attention du pauvre diable, elle s'écartait prudemment pour éviter le coup de cuiller qu'il envoyait au hasard devant lui.

Alors c'étaient des rires, des poussées, des tripignements des spectateurs tassés le long des murs. Et lui, sans jamais dire un mot, se remettait à manger de la main droite, tandis que de la gauche, avancée, il protégeait et défendait son assiette.

Tantôt on lui faisait mâcher des bouchons, du bois, des feuilles ou même des ordures qu'il ne pouvait distinguer.

Puis, on se lassa même des plaisanteries ; et le beau-frère enrageait de le toujours nourrir, le frappa, le gifla sans cesse, riant des efforts inutiles de l'autre pour parer les coups ou les rendre. Ce fut alors un jeu nouveau, le jeu des claques. Et les valets de charrue, le goujat, les servantes lui lançaient à tout moment leur main par la figure, ce qui imprimait à ses paupières un mouvement précipité. Il ne savait où se cacher et demeurait sans cesse les bras étendus pour éviter les approches.

Enfin, on le contraignit à mendier. On le postait sur les routes, les jours de marché, et, dès qu'il entendait un bruit de pas ou le roulement d'une voiture, il tendait son chapeau en balbutiant : "La charité, s'il vous plaît." Mais le paysan n'est pas prodigue et, pendant des semaines entières, il ne rapportait pas un sou. Ce fut alors contre lui une haine déchainée, impitoyable. Et voici comment il mourut.

Un hiver, la terre était couverte de neige, et il gelait horriblement. Or, son beau-frère, un matin, le conduisit fort loin sur une grande route pour lui faire demander l'aumône. Il l'y laissa tout le jour et, quand la nuit fut venue, il affirma devant ses gens qu'il ne l'avait plus retrouvé. Puis il ajouta : "Bast ! faut pas s'en occuper ; quelqu'un l'aura emmené parce qu'il avait froid. Pardi ! il n'est pas perdu. Il reviendra ben d'main manger la soupe."

Le lendemain, il ne revint pas. Après de longues heures d'attente, saisi par le froid, se sentant mourir, l'aveugle s'était mis à marcher. Ne pouvant reconnaître la route, enseveli sous cette écume de glace, il avait erré au hasard, tombant dans les fossés, se relevant, toujours muet, cherchant une maison. Mais l'engourdissement des neiges l'avait peu à peu envahi, et ses jambes faibles ne le pouvant plus porter, il s'était assis au milieu d'une plaine. Il ne se releva point. Les blancs flocons qui tombaient toujours l'ensevelirent. Son corps roidi disparut sous l'incessante accumulation de leur foule infinie, et rien n'indiquait plus la place où le cadavre était couché.

Ses parents firent mine de s'enquérir et de le chercher pendant huit jours. Ils pleurèrent même.

L'hiver était rude et le dégel n'arrivait pas. Or, un dimanche, en allant à la messe, les fermiers remarquèrent un grand vol de corbeaux qui tournoyaient sans fin au-dessus de la plaine, puis s'abattaient comme une pluie noire en tas à la même place, repartaient et revenaient toujours. La semaine suivante, ils étaient encore là, les oiseaux sombres. Le ciel en portait un nuage comme s'ils se fussent réunis de tous les coins de l'horizon ; et ils se laissaient tomber avec de grands cris dans la neige éclatante qu'ils tachaient étrangement et fouillaient avec obstination.

Un gars alla voir ce qu'ils faisaient, et découvrit le corps de l'aveugle à moitié dévoré déjà, déchiqueté. Ses yeux pâles avaient disparu, piqués par les longs becs voraces.

Et je ne puis jamais ressentir la vive gaieté des jours de soleil sans un souvenir triste et une pensée mélancolique vers le gueux si déshérité dans la vie, que son horrible mort fut un soulagement pour tous ceux qui l'avaient connu.

GUY DE MAUPASSANT.

Il ne faut pas vous alarmer si vous souffrez de la maladie de Bright ou autre maladie des Rognons, car vous avez un remède certain dans les Amers de Houblon.

L'ÂME DE LA PATRIE

Le 4 septembre 1881, dès le matin, les habitants du village de Saint-Ludwig-en-Roterbourg, sur les confins de l'Alsace et de la Lorraine, virent débarquer d'une poudreuse voiture, en assez piteux état, trois singuliers personnages, dont la vue eût excité l'hilarité de tous ceux qui assistaient à l'arrivée de ce lamentable équipage : aubergiste, marmitons, servantes et curieux, si ce jour-là n'était l'anniversaire du jour fatal qui prépara l'abandon de nos chères provinces, par conséquent jour de deuil, où l'on reprend le crêpe et le voile, où tous les yeux sont pleins de larmes, où personne, même les petits enfants, n'ose rire.

Ce village de Saint-Ludwig-en-Roterbourg—le vrai nom est sur l'ancienne carte de France—est célèbre par son église, ancienne collégiale de chanoines réguliers, du plus pur style gothique ; par sa forteresse, manoir des nobles barons de Châtel pierre, dont les sept derniers rejetons furent tués, les armes à la main, à Forbach, à Reischoffen, à Gravelotte, à Sarrebrück, à Sedan, sous Metz, à Patay ; enfin par son école modèle, que dirigeaient récemment encore les admirables Frères que l'on décore du nom d'Ignorantins, et qui ont été chassés de là-bas pour cause de patriotisme, comme nous autres, en France, nous les chassons au nom de la liberté.

De ces trois personnages, le premier, coiffé du casque à pointe et vêtu de l'uniforme d'officier, se nommait Muller, et venait inspecter la forteresse. Il était vieux, maigre, barbu et roux.

Le second, coiffé d'une casquette jaune, vêtu d'une souquenille râpée, se nommait Weissen, et venait inspecter les mœurs. Il était vieux, glabre, roux et petit.

Le troisième, coiffé d'un chapeau, vêtu d'une houppelande, se nommait Craff, et venait inspecter l'école. Il était vieux, gros, long et roux.

On les regarda sans rire, mais on se promit de rire le lendemain. En attendant, on ne daigna point s'occuper de leurs personnes, et chacun d'eux alla incontinent vaquer à ses affaires.

Ces trois hommes, également vieux, également roux, entendaient gagner leur argent en terre conquise. Le zèle est une vertu dont Talleyrand demandait qu'on n'abusât point.

Muller, avant d'inspecter la forteresse, voulut se lever la panse.

Il entra donc à l'auberge et commanda qu'on lui servît à manger : on apporta de la choucroute grasse, du jambon, des saucisses—éperon à boire, et de la bière.—La servante, accorte à l'ordinaire, montra cette fois grise mine.

Muller fit la grimace, gronda, se mit en rage ; mais il avait faim ; il dévora choucroute et jambon, lampa sa bière et paya l'écot de mauvaise grâce.

Weissen, ayant allumé une pipe gigantesque, dont le fourneau de porcelaine peinte offrait, en un médaillon, l'image du dieu Mars, se rendit à l'église, qu'il voulait décrire dans un ouvrage en soixante-dix-sept volumes, *in-folio*, compendium à la gloire de l'Allemagne antique et moderne. Il fut conduit à un madré paysan, qui se promit de rançonner Weissen.

Et, pour commencer, le trop savant archéologue ayant vu à l'entrée du sanctuaire, suspendue à une chaînette de fer, une souris d'argent, et demandé ce que cette souris faisait là, Nicklausse lui répondit :

—Il y a un siècle environ, nous eûmes dans le pays tant de souris, qu'on ne savait plus quoi faire pour s'en débarrasser. Elles avaient envahi les champs et les maisons ; à peine si l'on osait se coucher, car elles s'étaient nichées dans les paillasses, et, pendant que l'on dormait, elles venaient vous ronger le bout du nez et des oreilles ; c'était surtout sur les petits enfants couchés dans les berceaux qu'elles jetaient leur dévolu.

Tout à coup, une idée traversa le cerveau du maître d'école.

Autrefois, les Israélites, se dit-il, trouvèrent dans le désert des multitudes de serpents dont la morsure causait immédiatement la mort. Que firent-ils pour en être délivrés ? Moïse fit faire un serpent de bronze et l'attacha à un arbre. Le bon Dieu aperçut le serpent ; il lui plaît, et, de satisfaction, le Seigneur lui octroie la faculté de dévorer tous les autres serpents.

Le maître d'école, qui était versé dans la Bible, se dit :

"Tiens ! si le bon Dieu prit tant de plaisir à contempler un serpent de bronze, il se pourrait peut-être qu'il fut encore plus satisfait de voir une souris en argent."

Aussitôt, il communique son idée aux habitants. On fait une quête ; les plus pauvres se sont empressés pour apporter leur obole, et, en peu de temps, on ramassa assez d'argent pour fondre une énorme souris en argent. On suspendit la bête au milieu de la chapelle, et, à partir de ce moment, on ne vit plus dans le pays la moindre souris.

—Quelle sottise plaisanterie, dit Weissen avec une moue de dédain, et que vous êtes niais de croire à de si énormes bouffes ! Sachez que Dieu ne fait plus de miracles...

Nicklausse l'interrompit d'un air goguenard : —Oh ! dit-il, vous voyez bien, bien clairement que nous sommes loin d'ajouter foi pleine et entière à cette